



Préparer et réparer les territoires

Avec : Sabine Barles, chercheuse, grand prix de l'urbanisme 2025
 Rainer Stange, paysagiste norvégien
 Débatteur : Raphaël Catonnet, DG Oppidea Europolia
 Conception et animation : Ariella Masboungi

« Préparer et réparer les territoires » Synthèse du 5 à 7 du 3 juin 2026

Rédigé par A. Masboungi

Comment agir à la bonne échelle, celle où se joue réellement l'écologie ? Comment faire de l'aménagement un outil de la transition écologique ? Comment intégrer dans nos projets les questions d'eau, de sols vivants, de mobilités, d'air, d'énergie, tous ces enjeux majeurs que le seul prisme de la décarbonation tend parfois à effacer ? Comment valoriser le vide, prendre en compte les risques ? Comment faire émerger de nouveaux modèles économiques ? Et comment faire évoluer le rôle des aménageurs et, plus largement, celui de l'ensemble des acteurs du territoire ?

Tels sont les questionnements proposés par ce 5 à 7 qui initie un cycle de travail au Club ville aménagement conduit par **Ariella Masboungi** et **Raphaël Catonnet** : « Préparer et réparer les territoires » et proposés par AM pour ouvrir le débat avec deux invités, une chercheuse et un professionnel de talent, avec pour débatteur un aménageur.

Sabine Barles : sans prendre en considération le « métabolisme urbain, on va droit dans le mur »

Sabine Barles, grand prix de l'urbanisme 2025, et brillante chercheuse, considère la prise en compte du métabolisme urbain comme levier pour agir à la bonne échelle, notamment sur l'invisible qui structure le territoire et conditionne les projets écologiques. Elle le définit comme "l'ensemble des flux et des stocks de matière et d'énergie nécessaires au fonctionnement d'une ville. Cela recouvre les aliments, les matériaux de construction, l'eau, l'énergie, le mobilier, les équipements, les déchets ; tout ce qui entre, circule, se transforme et sort des systèmes urbains. » A son sens, L'urbanisme et l'aménagement sont les principaux consommateurs de matière et d'énergie à l'échelle mondiale. La masse des bâtiments et des infrastructures dépasse celle de la biomasse vivante dans le monde ! « Extraire, produire, consommer, jeter, c'est le modèle dominant des sociétés contemporaines. Or les projets urbains continuent largement à soutenir ce modèle linéaire, fondamentalement insoutenable ! »

L'action qu'elle propose passe d'abord par la sobriété mais aussi par la lutte contre la domination croissante de la seule question carbone qui tend à invisibiliser d'autres dimensions essentielles, la biodiversité et le métabolisme urbain. Enfin, elle affirme que la question fondamentale est

celle de l'économie de l'aménagement, la manière de valoriser l'évitement, la sobriété foncière qui irait jusqu'au « désaménagement », à la désartificialisation. Les projets sobres évitent des consommations, des dommages, des dépenses futures. Ils devraient permettre le recyclage des nutriments, de l'azote, du phosphore. Elle le démontre dans les scénarios produits pour le Bassin de Seine avec d'autres chercheurs en montrant qu'il existe des voies possibles. Mais le mode de calcul de la valeur rend très difficile la prise en compte de ces bénéfices. C'est probablement l'un des sujets majeurs des années à venir.

Le paysage et l'écologie avec Rainer Stange

Les paysagistes, sensibles de longue date aux questions écologiques, se dotent à présent de partenariats avec des écologues pour fonder leurs projets, comme l'indique **Henri Bava** (Agence Ter). Il affirme qu'ils doivent être présents dès le départ afin d'aider à prendre les bonnes décisions. Parlant aujourd'hui de métabolisme global, il faut le comprendre dans son ensemble et identifier très tôt les bonnes directions à suivre, devenant des sources d'inspiration et de régénération du mode de conception des projets.

L'invité norvégien du 5 à 7, formé à l'école du paysage de Versailles, **Rainer Stange**, explicite d'une part la stratégie d'Oslo depuis 1916 et d'autre part sa proposition d'« urbanisme des ruisseaux » qu'il élabore aussi avec des écologues. Oslo, doté d'un service des eaux, devenu quasiment celui des parcs, mène cette stratégie qui se révèle rentable au regard des frais d'assurance très réduits par évitement des inondations. Oslo est située tout au fond d'un fjord qui pénètre profondément à l'intérieur des terres. **Rainer Stange** aime beaucoup l'idée de réparation d'un écosystème en réveillant un paysage qui dormait. Il intervient depuis 25 ans sur la régénération d'un ruisseau sur 7 km, structurant l'urbain. Chaque nouvelle opération immobilière a été l'occasion de poursuivre la réouverture du cours d'eau. Et c'est là qu'intervient un élément fondamental des politiques publiques d'Oslo :

Les règles d'urbanisme obligent désormais les promoteurs à rouvrir les ruisseaux lorsqu'ils traversent leurs terrains. Cela a profondément transformé la manière de construire la ville, créant de nouveaux bassins, parcs aquatiques et espaces publics.

Pour lui la ville durable ne peut pas être seulement une ville sobre ou performante. Elle doit aussi être une ville désirable. Et il définit les 7 facteurs de délices :

- Le premier est l'eau. Partout où l'eau réapparaît, les habitants reviennent. C'est presque universel.
- Le deuxième est la végétation. Les arbres, les fleurs, les sous-bois, les changements de saison. Les habitants ont besoin de voir le vivant évoluer autour d'eux. Et il défend la végétation locale plus ancrée dans le territoire et apte à résister face aux changements climatiques
- Le troisième est la lumière, particulièrement importante dans les pays nordiques.
- Le quatrième est la topographie. Les reliefs produisent des points de vue, des découvertes, des séquences de paysage.
- Le cinquième est la biodiversité. Les habitants aiment voir des oiseaux, des insectes, des poissons ou simplement constater que le vivant est présent.
- Le sixième facteur est la possibilité d'explorer. Pouvoir marcher. Pouvoir découvrir quelque chose au détour d'un parcours.
- Et le septième est probablement le plus important : la possibilité de se sentir relié à quelque chose de plus grand que soi.

Quels défis pour les aménageurs ?

Comment les aménageurs peuvent s'emparer de ces savoirs sur la biodiversité et le métabolisme urbain ? Comment peuvent-ils agir dans un contexte économique difficile ? Et comment faire évoluer leur métier ? Interroge **Ariella Masbounji**

Pour **Raphaël Catonnet**, la question écologique n'est pas seulement environnementale, elle interroge les interactions entre nos modes de vie, la biosphère, les villes et leur hinterland « . Notre secteur d'activité est directement concerné. Le bâtiment, les travaux publics et l'aménagement représentent une part considérable des flux de matières et de déchets. Nous sommes donc au cœur du problème. Mais cela signifie aussi que nous sommes potentiellement au cœur des solutions.

Ce que montrent les travaux de Sabine à son sens, c'est que notre modèle de production reste fondamentalement linéaire. Nous prélevons, transformons, consommons puis rejetons. Et les projets urbains participent encore largement à cette logique.

« Comment transformer cette ligne droite en quelque chose de plus circulaire ? Comment ralentir les flux ? Comment réduire les prélèvements ? Comment réutiliser davantage ? Comment réparer plutôt que remplacer, réhabiliter, rénover plutôt que démolir /reconstruire ? Et cela conduit à une interrogation très difficile pour les aménageurs. dont le modèle économique reste construit autour de la production neuve et donc des flux de matières . Or les trajectoires sobres impliquent souvent exactement l'inverse : moins de flux, de consommation, de construction ex nihilo, plus de transformation/réutilisation et d'intensification des usages .Cela conduit donc à repenser profondément la manière de mieux valoriser les gains d'évitement, .. »

Il affirme que, dans chaque projet urbain, des leviers peuvent être actionnés pour réduire les besoins de matériaux d'énergie, les rejets, pour favoriser l'infiltration, alléger la pression exercée sur les infrastructures et la biosphère. Même dans le contexte actuel particulièrement difficile pour l'aménagement. « Il ne faut pas se résigner car chaque opération peut constituer un terrain d'apprentissage pour rendre visibles de nouvelles manières de faire. Et c'est probablement ainsi que les transformations se diffuseront. »

Florent de Sainte Fare Garnot, président du Club VA souligne la dimension politique des notions traitées, parlant de politique publique et de projet de société. Il considère la raison d'être du club, est d'être des influenceurs de la politique publique pour que celle-ci progresse.

Ariella Masbounji